II 7632

ARLL 8/14

L'ami des miroirs

La folie parfois se [illegible] en une ironie maligne qui n'est que le paroxysme d'une sensation qui, d'abord avait une apparence purement artistique et subtile. J'eus un ami, interné dans une maison de santé, où il mourut d'une mort dramatique que je dirai tantôt, dont le mal commença de façon anodine et par des remarques qui ne semblaient que d'un poète.

Dès le début, il eut le goût des miroirs ; rien de plus. Toute l'hiver, il [illegible] des miroirs.

D'abord, il les aima. Il en cherchait sur leur surface fluide. Il les contemplait, comme des fenêtres ouvertes sur l'infini. Mais il avait aussi la crainte. Un soir qu'il était rentré de voyage, après de longues absences coutumières, je le trouvai chez lui, anxieux : "Je repars cette nuit même, me dit-il.

– Mais vous comptiez, cette fois, passer l'hiver ici ?.

– Oui ; mais je repars de suite. Cet appartement m'est trop hostile. Les lieux nous quittent davantage que nous ne les quittons. Je me sens un étranger dans ces chambres, parmi mes propres meubles qui ne me reconnaissent plus. Je ne pourrais pas rester. Il y a une présence que je dérange. Tout m'est hostile. Et tout à l'heure, en passant devant la glace, j'ai pris peur. [illegible] J'étais comme une eau qui allait jaunir, se refermer sur moi !. "

Je ne m'étonnai pas, sachant mon ami d'humeur sensitive, communiant, au surplus, avec ces impressions des refuges, dans des lieux clos, parmi la poussière, l'odeur de renfermé, le désarroi, la mélancolie des choses qui sont un peu mortes durant l'absence. Tristesse des fins de fête ! Soins de rentrée, après l'oubli du voyage. Il semble que tous nos vieux chagrins, restés au logis, nous accueillent.

Je compris donc la sensation éprouvée au retour par mon ami et que tous subissent plus ou moins, à devoir reprendre contact avec leur vie hôte quotidienne. Puisqu'il était libre et riche, il était naturel que le caprice de l'heure en décidât.

Pourtant il ne repartit pas. Quelques jours après, je le rencontrai. Il était souffrant, me dit-il.

– Pourtant vous avez excellente mine.

— Vous dites pour me réconforter. Mais je me vois dans les glaces, aux devantures. Vous n'imaginez pas combien je m'en suis aperçu, combien j'en souffre. Je sais. Je me vois bien portant, guéri. Les miroirs me guettent. Il y en a partout, maintenant, chez les modistes, les coiffeurs, les épiciers nitrés et les marchands de vin. Ces maudits miroirs! Ils vivent de reflets. Ils sont à l'affut des passants. On va, on ne prend pas garde. Et voilà soudain qu'on s'y voit, le teint mauvais, maigri, les traits et les yeux comme des fleurs malades. Ce sont eux qui nous prennent nos couleurs vives, peut-être. C'est de les avoir colorés que nous sommes pâles. La santé que nous avions se perd en eux comme un beau maquillage dans de l'eau.

J'avais écouté mon ami parler comme s'il se plaisait à ces jeux subtils de conversation où une fois de plus il excellait. C'était un curieux, abondant quoique curieux. Il voyait des analogies mystérieuses, des corridors merveilleux entre les idées et les choses. Sa parole déroulait dans l'air des phrases ornementales qui allaient souvent finir dans l'inconnu. Mais, cette fois, il me sembla ne pas céder à des fantaisies, à un dilettantisme de décorateur visionnaire. Il paraît réellement inquiet, angoissé des signes de la maladie que les miroirs des devantures lui attestaient.

Je lui dis: "Tout le monde a mauvaise mine dans ces glaces. .. On y voit difforme, blême ou livide, les traits exsangues ou violettes. .. On y paraît cagneux ou obèse, trop long ou trop large, comme dans les miroirs concaves et convexes des foires. Les glaces On y est toujours laid. Mais elles mentent. Et nous n'y sommes laids que de leur laideur, et pâles que de leur maladie. .. Elles sont hypocrites. Elles sont indignes. Mais elles sont de la même espèce. —

— Peut-être, répondit mon ami, devenu rêveur, l'air un peu réconforté; ce sont des glaces de mauvaise qualité, des glaces pauvres, et c'est pour cela, alors, qu'elles ne peuvent nous montrer nous montrer que notre santé épouvantée!..

Sans le vouloir ma conversation eut une influence décisive sur les idées et l'existence de mon ami. Trop tourmenté par les glaces des devantures qui lui montraient son aspect de santé, mais comme maintenant qu'elles n'étaient point véridiques, il voulut avoir chez lui des miroirs sincères, c'est à dire des dont le tain miroir fut parfait, d'un tain irréprochable, capables de lui exprimer son visage intégral, jusqu'à la plus infime nuance. Et comme le témoignage d'un seul ne suffisait pas, ne prouvait rien, il en

voulu plusieurs, d'autres encore, où sans cesse il se mirait, se comparait, se confrontait. Un goût grandissant des riches miroirs lui vint, par haine de ces miroirs peureux des devantures, miroirs hypocrites, miroirs malades qui l'avaient fait se croire malade lui-même. Il en commença, sans s'en douter, une collection. Glaces dans des cadres anciens, Louis XV et Louis XVI, dont l'ovale doré encadrait le miroir comme une couronne de feuilles d'octobre à la margelle d'un puits. Glace dans une bordure en verre de Venise. Miroirs entourés d'écaille, de métaux ciselés, de guirlandes en marqueterie. Glaces dans des boiseries de tournesaux. Toutes sortes de glaces, rares, anciennes, originales. Quelques-unes étaient bien un peu verdies par le temps. On s'y voyait comme dans des pièces d'eau. Mais mon ami n'en souffrit plus, comme des glaces de devantures. Il était guéri, maintenant. Il en tenait compte. Il s'y regardait comme un autre lui-même, presque hors du temps, en voyage dans le passé. Il se voyait dans un recul, tel qu'il serait plus tard, tel qu'il devait apparaître déjà à ses amis, plus vagues et flous par l'absence — car il se confinait chez lui.

Les glaces des devantures l'égaraient trop directement, lui enlevaient tout espoir de sortir. Maintenant dans ses propres miroirs, neufs et conformes, il avait connu mine, le teint clair, les pieds rouges. Il était guéri enfin! Le grand air, les voyages qu'il aimait naguère et dont il aurait plus souffert — "Je suis guéri, me dit-il un jour que j'étais allé le visiter. Regardez, comme je me porte bien dans mes miroirs. Ce sont les miroirs des rues qui me rendaient malade. Aussi je ne sors plus.."

— Plus jamais!

— Non; on s'habitue

Mon ami parlait avec calme, un détachement nostalgique. Je croyais encore à un de ces casinages subtils et ironiques où son humeur étrange se plaisait parfois. Soudain, il était évident que mon ami devenait fou. Pour me rendre compte, j'essayai de le ramener à la réalité la plus prosaïque.

— Et les femmes, dans cette claustration totale, vous qui les aimiez, en avez-vous revu parfois, dans les rues?

Mon ami prit un air mystérieux, regarda tour à tour toutes ses glaces, anciennes ou neuves,

— Chacune est comme une rue.. dit-il. Toutes ces glaces communiquent comme des rues.. C'est une grande ville claire. Et j'y suis encore des femmes, les femmes qui y sont venues, vous

comprenez, et qui y demeurent à jamais .. Des femmes du siècle passé, dans mes glaces anciennes, des femmes poudrées et qui ont vu Marie-Antoinette .. Certes je suis encore des femmes .. Mais elles vont vite, ne veulent pas se laisser aborder, me dépistent de miroir en miroir, comme de rue en rue. Et je les perds. Et je les accroche parfois. Et j'y ai des rendez-vous .."

Bientôt mon ami donna les signes définitifs d'un dérangement mental. Il perdit la conscience de son identité. En passant devant les glaces, il ne se reconnaissait plus et, très sérieux, il se saluait. Mais il avait perdu aussi la conscience de la valeur fonctionnelle des miroirs. Il ne sut plus le sens du jeu des reflets. Certes, il allait toujours, accrut même, de collection, en collection, en suspendit partout, de façon à ce que les murs de sa demeure, reculés au delà d'eux-mêmes, laissent paraître des chambres indéfinies et miroitantes. Voyage sans fin de soi, au devant de soi-même ! Mais mon ami ne comprenait plus les reflets. Non seulement il considéra comme un étranger sa propre personne, mais il ne sut plus qu'elle était une image, elle effaça la réalité physique d'un être. Et à cause de tant de miroirs, juxtaposés et se faisant les uns des autres, il se trouva que la seule silhouette du solitaire fut multipliée à l'infini, et ricocha partout, engendra sans cesse un nouveau soi, s'accrut aux proportions d'une foule innombrable, d'autant plus inquiétante que tous ressemblant jumeaux, copiés sur le premier qui demeurait isolé et séparé d'eux par on ne sait quel vide ..

A ce moment, je rencontrai mon ami chez lui pour la dernière fois. Il paraissait heureux, et me dit en me montrant tous ses riches et rares miroirs, ses glaces profondes, où il se répercutait comme la seule dans une grotte à mille échos : "Voyez ! je ne suis plus seul. Je vivais trop seul. Mais, les amis, ceux si étranges, si différents de nous ! Maintenant, je vis avec une foule — où tout le monde est pareil à moi."

Peu après, il fallut l'enfermer, pour quelques excentricités qui avaient causé des rassemblements et un scandale à ses fenêtres. Il se montra docile, très doux, seulement navré de n'avoir plus, au lieu de sa collection de miroirs, que la glace unique de sa chambre de malade. Mais il s'en fit une raison bientôt. Il l'aima, elle seule, autant qu'il avait aimé toutes les autres .. Il la regardait

et s'y salua encore. Il prétendit y voir des choses merveilleuses, y suivre des femmes qui allaient l'aimer. Comme la maladie empirait et qu'il se trouva fiévreux assez souvent, il disait : "J'ai trop chaud." Puis, une minute après : "J'ai trop froid." Et il claquait des dents. Un jour il ajouta : "Il doit faire bien bon dans la glace. Il faudra que j'y entre un jour". Ceux qui le veillaient n'avaient point entendu. Ils étaient habitués à ses mystérieux ~~monologues~~ soliloques. Et puis on ne se méfiait guère de ce malade si doux, si docile et qui ne semblait pas ~~avoir~~ pouvoir avoir de trop beaux rêves.

Un matin, on le trouva, ensanglanté, le crâne ouvert, râlant, devant la cheminée de sa chambre. La nuit, il s'était élancé contre le miroir, pour vraiment y entrer, y accueillir les femmes qu'il y suivait depuis longtemps, se mêler à une foule où chacun lui ressemble, enfin !

Georges Rodenbach

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE